

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

Humaniste optimiste

Dans une société où triomphe l'individualisme, nous avons l'impression d'être emportés par des changements que nous ne maîtrisons pas. Serions-nous moins libres que nous le pensons ?

Jean-Claude GUILLEBAUD: Oui. L'autonomie, c'est la grande utopie de la modernité et c'est en même temps un grand mensonge. L'individualisme, passé un certain seuil, se retourne contre l'individu qui devient désaffilié et solitaire. Le mythe de ce qu'on pourrait appeler l'homme auto-construit, qui ne doit rien à son passé, à la tradition, à ses parents, est une stupidité. Aucun homme ne peut s'autoconstruire. Nous ne sommes humains que dans notre rapport à l'autre. C'est le lien qui nous fait homme, pas seulement la liberté. Sans doute sommes-nous allés trop loin. Ce n'est pas par hasard si les thèmes du tribalisme, de l'appartenance, de l'identité deviennent dévastateurs. Voyez comme le jeune contemporain, si fier de son autonomie, est capable de s'agréger du jour au lendemain à une secte ou une tribu urbaine. Pour la chaleur du groupe, il est prêt à renoncer à sa liberté, à devenir un jouet entre les

mains d'un gourou! Cette liberté contemporaine est donc assez largement illusoire. Pour autant, personne ne songe à revenir en arrière. Nous ne pouvons pas réapprendre les sujétions dont nous sommes émancipés. Il y a certainement une autre façon de coudre ensemble l'autonomie et le lien.

Dans ce contexte, quelle est la fonction de l'école ?

J-CG: L'école est le lieu géométrique de nos contradictions et de nos désarrois. Comment voulez-vous qu'elle apprenne aux élèves un certain rapport au monde, si elle est dans une société qui ne sait pas où elle va? Comment voulez-vous qu'elle transmette dans une société atomisée, parcellisée, relativiste, plurielle, où tout est équivalent? Charles PEGUY disait: *"Une société qui ne sait plus s'enseigner ne sait plus enseigner"*. Deuxième calamité qui assiege l'école: la concurrence. L'école est devenue un vecteur de transmission du savoir parmi d'autres: Internet, les médias, tout ce qui, du dehors, transmet quelque chose, mais de manière sauvage, sans médiation, sans repère. À la limite,

avec le développement d'Internet, chaque élève pourrait avoir l'illusion qu'il en sait plus que le prof. Autrement dit, il y a un grand trouble dans la relation pédagogique, qui va bien au-delà d'une défaillance de l'autorité ou qui en est peut-être l'une des causes.

Comment caractérisez-vous la transmission dans le cadre de l'éducation ?

J-CG: Je vais vous parler ici en parent d'élève. J'ai deux filles, de 23 et 21 ans. Quand nous suivons nos enfants de classe en classe, nous nous apercevons que, presque à chaque année, il y a toujours un ou deux enseignants avec lesquels la transmission fonctionne. Je me suis demandé pourquoi. Pour avoir entendu mes filles et leurs amis, je pense que les profs qui sont capables de transmettre croient à ce qu'ils disent. Ils habitent leurs paroles. Ils ne sont pas dans la récitation, la corvée, dans l'imposition magistrale d'un discours prémâché. Nos enfants ont un sixième sens. Ils comprennent au quart de tour que celui qui leur parle n'est pas tout à fait comme les autres. Il parle au premier

Conférencier invité à la rentrée académique des Facultés universitaires St-Louis à Bruxelles, Jean-Claude GUILLEBAUD y a abordé la question: "L'irréductible humanité de l'homme est-elle menacée?". Rencontre.

ou de certaines philosophies orientales, que le monde de demain, c'est nous qui le construirons, que nous ne sommes pas les jouets du destin. Il y a dans le Talmud juif cette phrase magnifique: "Il n'y a pas de destin pour Israël". C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'autre destin que celui dont nous sommes coresponsables. Nous ne sommes pas d'accord pour laisser le monde être gouverné par un processus sans sujet. C'est pour ça que nous sommes démocrates, d'ailleurs. La phrase de Max WEBER: "La démocratie, c'est le goût de l'avenir" est très claire. La démocratie ne peut fonctionner que si chaque citoyen est convaincu qu'il construit l'avenir et que celui-ci ne lui sera pas imposé par des fatalités économiques, technologiques ou autres.

Et pour vous, quelles sont nos ressources pour être optimistes?

J-CG: C'est le fait que des millions de gens le sont quotidiennement. Nos sociétés contemporaines sont remplies de soldats inconnus: les

bien que mal. C'est leur simple présence qui, à mes yeux, rend ridicule toute forme de désespérance ou de capitulation.

Vous êtes un grand voyageur. Quel est le lieu où vous avez le plus appris?

J-CG: C'est difficile à dire, mais c'est sans doute les bidonvilles de Calcutta. J'y ai vécu à la fin des années 70. Je voulais faire l'expérience de partager une semaine avec une des familles les plus pauvres de la terre. Cela m'a apporté beaucoup. J'ai pu vivre concrètement, charnellement le courage, la joie, une certaine disponibilité à l'autre...

Vous qui plaidez pour l'interdisciplinarité, que vous reste-t-il aujourd'hui de votre formation en droit et en sciences criminelles?

J-CG: Il me reste d'abord la fréquentation de Jacques ELUL, grand juriste, sociologue et théologien protestant qui a compté dans ma vie plus que je ne le pensais sur le moment.

degré. Il ne transmet pas un savoir mort, mais une partie de lui-même et de ses convictions.

Comment quelqu'un en arrive-t-il à croire à ce qu'il dit?

J-CG: C'est une question philosophique. Ça nous renverrait probablement à saint Paul et à la capacité d'être joyeux. Il y a une façon joyeuse, y compris d'être inquiet, d'être adulte sans véritablement avoir perdu l'esprit d'enfance. Il y a une façon courageuse et tranquille d'être vrai, de ne pas tricher, de ne pas jouer un rôle. Certaines personnes ont probablement un peu plus que d'autres la capacité de se distancer par rapport au rôle social.

À vous entendre, il ne nous faut donc pas renoncer à changer le cours de l'histoire?

J-CG: Bien sûr que non! Si nous sommes modernes, occidentaux, si nous croyons à l'histoire, à la démocratie, c'est parce que nous sommes les héritiers du prophétisme juif, de l'espérance chrétienne et du progrès des philosophes des lumières. Nous pensons, à la différence des Grecs

3 RÉVOLUTIONS, 4 FRONTIÈRES ET 1 PRINCIPE...

Devant les trois révolutions - économique, numérique et génétique - qu'elle doit affronter, l'humanité se trouve menacée par le déplacement de quatre frontières qui définissent précisément la spécificité de l'homme: les distinctions homme-animal, homme-machine, homme-choses et la conscience que l'homme est plus que la somme de ses organes. Pour J.-Cl. GUILLEBAUD, si on peut accepter le déplacement de ces frontières, il faut en revanche en refuser l'abolition. Un principe doit nous guider: l'indivisibilité de l'humanité de l'homme.

Alors, optimiste ou pessimiste, J.-Cl. GUILLEBAUD? Citant Jean MONET, il répond: "Mauvaise question! Le problème est de savoir si on est déterminé!". Et il conclut avec saint Paul: "Soyez joyeux!".

innombrables travailleurs sociaux, les animateurs du mouvement associatif, les inspecteurs du travail, les assistantes sociales, les millions d'anonymes grâce à qui nos sociétés n'ont pas explosé... Des gens qui contribuent à ravauder inlassablement le tissu social qui se déchire. Je suis en admiration devant tous ces anonymes dont les médias ne parlent jamais et que j'appelle les sentinelles du désastre. Nous leur sommes redevables du fait que nos sociétés tiennent encore le coup tant

Et il me reste aussi du droit un goût de la rigueur du raisonnement, un certain sens de la limite. Je sens tressaillir en moi mes souvenirs d'étudiant quand je lis la phrase de CASTORIADIS: "Une société montre son degré de civilisation dans sa capacité à s'autolimiter". Et je pense que le droit, c'est l'effort que fait une société pour s'autolimiter. Donc, le droit a quelque chose à voir avec l'idée de civilisation. ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN